

LE DÉTERMINISME NATURALISTE DANS

LA RIVIÈRE SANS REPOS DE GABRIELLE ROY

Anna Gural-Migdal et Carolyn Snipes-Hoyt

University of Alberta, Pacific Union College

[N]ous entend[ons] le progrès selon Teilhard de Chardin, dans l'optique de l'évolution, comme une longue tâche ardue à laquelle doivent travailler ensemble les hommes de tous les temps.

Bien à l'opposé de plus de confort matériel et spirituel, le progrès signifierait une répartition humaine de plus en plus équitable des peines et des infortunes, des richesses et des avantages.

(*Fragiles Lumières* 219-20)

Le roman, *La Rivière sans repos*, de Gabrielle Roy est centré autour d'un viol, *topos* courant dans le naturalisme littéraire, puisque la représentation de l'acte pulsionnel est un des enjeux clés de ce mouvement. Le viol, par un G.I., du personnage principal, une jeune fille inuit nommée Elsa Kumachuk, est d'autant plus emblématique du naturalisme, qu'il apparaît comme la révélation brutale d'une circonstance fortuite où l'homme redevient "bête":

Mais déjà le soldat [américain] l'attirait dans les buissons. Il colla sa bouche aux lèvres d'Elsa.

Tout ce qu'elle devait donc jamais vraiment savoir de lui, c'est qu'il était jeune et d'un cœur s'affolant comme s'affole le cœur d'une *bête* prise au piège.

Le G.I. poussa Elsa. Il s'abattit sur elle. (100)¹ (C'est nous qui soulignons)

Ce viol d'Elsa, dans la perspective naturaliste qui intéresse notre étude, déclenche tout un engrenage déterministe convoquant une vision entropique du monde.² L'événement qui enclenche la série de causes à effets afférente à l'entropie dans ce roman, est la naissance d'un enfant blond aux yeux bleus, traits physiques que lui a légués son père américain, et qui servent de contrepois à l'ascendance métisse de sa mère.

Comme l'action du récit se passe dans la région de la baie d'Ungava, au sud de

l'île de Baffin, *La Rivière sans repos* s'insère également dans le courant romanesque autochtone du Nord canadien, avec comme motif emblématique de l'action, un voyage d'urgence en traîneau à chiens et une scène d'accouplement à caractère incestueux.³ Il est toutefois intéressant de noter que ce récit ne joue pas le jeu d'une représentation hyperréaliste qui s'attacherait essentiellement à décrire des pratiques inuits, évitant ainsi le parti pris de la perspective anthropologique et ethnologique telle qu'on la retrouve par exemple dans *Kabloona* de Gontrons de Poncin, dont la publication en anglais remonte à 1941. Par ailleurs, il s'avère que le roman autochtone du Nord est souvent marqué du stéréotype d'un atavique esprit de domination, comme c'est le cas pour la trilogie d'Yves Thériault, *Agaguk*, où le personnage qui occupe le centre du récit est un héros masculin.⁴ Par contre, le roman de Gabrielle Roy, publié en 1970, s'attache plutôt à retracer la vie d'une jeune femme et offre au lecteur un tableau plein d'empathie face au destin de ce personnage, au sein d'un univers caractérisé par un affrontement des cultures. Un tel antagonisme se traduit au niveau de la diégèse par les changements de direction qui s'opèrent dans l'itinéraire d'Elsa appelée à élever seule son fils aux yeux bleus et aux cheveux blonds, témoignant ainsi d'un parcours de vie et d'une évolution à caractère *différent*.

338

Pour rendre compte de l'expérience de cette jeune Inuit, Gabrielle Roy s'appuie sur un principe typiquement naturaliste, à savoir le déterminisme de la race, du moment et du milieu, tel qu'élaboré par Taine,⁵ et qui a été repris dans la deuxième moitié du XIXe siècle par les romanciers naturalistes français, dont Émile Zola.⁶ Roy opère néanmoins des modifications à ce principe, car elle les considère nécessaires pour représenter cet environnement du Grand Nord en pleine mutation, au milieu du XXe siècle. Les altérations que l'écrivain apporte à son traitement du déterminisme de la race, du milieu et du moment, et la façon dont elle fait s'entrelacer ces trois notions, sont inspirées entre autres de récits dont l'action a pour arrière-fond les grands espaces nordiques, comme c'est le cas par exemple de certains romans russes ou scandinaves.⁷ Mais ce que la romancière manitobaine apporte de nouveau dans le domaine des sciences doit beaucoup aux ouvrages de Teilhard de Chardin—celui qu'elle appelle “poète paléontologue”—concernant l'évolution de l'espèce humaine:

Teilhard, l'homme qui a découvert le crâne de l'homme peut-être l'un des plus anciens à ce jour, l'homme si fortement captivé par le passé de l'humanité qu'il a consacré sa vie à la recherche du mystérieux commencement de toutes choses, est aussi celui qui a cru profondément et passionnément en l'avenir du genre humain. (*Fragiles Lumières* 220)

Teilhard de Chardin reprend à son compte les notions tainiennes de race, de moment et de milieu, qui agissent sur le développement humain. Pour ce faire, il alimente de découvertes récentes et de nouvelles formulations scientifiques les fondements théoriques des travaux de Darwin,⁸ afin de les reconceptualiser en fonction de sa foi catholique. De façon peu orthodoxe et certes surprenante, ce théologien postule la possibilité d'un avenir ultra-significatif pour l'espèce humaine qui, à la fin de sa marche vers l'épanouissement ou “progrès,” rejoindra le Créateur sur le plan

spirituel.⁹ S'aventurant ainsi sur le terrain de l'évolution darwinienne en dépit de ses croyances, Teilhard de Chardin interprète toutefois en termes "cosmiques" les principes scientifiques de l'heure. Le "moment tainien" se donne donc à voir dans le roman de Roy comme étude d'une coupe synchronique dans une sorte de diachronie téléologique telle que formulée par Teilhard de Chardin.

Le déterminisme tainien qui est normalement envisagé comme dynamique négative dans les romans exemplaires du courant naturaliste, nous semble ici davantage développé selon un axe positif, en dépit des apparences et malgré ce que certains critiques disent au sujet de *La Rivière sans repos*.¹⁰ La question de la "race" est en effet considérée en termes de conflit des cultures permettant à l'espèce humaine d'évoluer, plutôt que comme la marque d'une appartenance de classe conditionnant en premier lieu le destin tragique d'un individu. En ce qui a trait au "milieu" qui, dans le cas présent, est celui vaste et naturel du Grand Nord canadien, il donne d'abord naissance à l'individu et finit par l'absorber dans un mouvement cyclique. Dans une telle perspective, il constitue non seulement l'environnement auquel un individu appartient, mais encore l'espace où il doit se sentir en harmonie avec soi-même. Par ailleurs, le milieu joue un rôle important dans la spatialisation dichotomique de toute la thématique du roman, notamment par l'emplacement du vieux Fort-Chimo sur une rive de la Koksoak tandis que le nouveau Fort-Chimo est situé de l'autre côté de la rivière. De ce fait, il s'établit une opposition entre l'ancien et le nouveau, le cyclique et le téléologique, qui est rattachée au milieu et, en particulier, à la rivière Koksoak. Concernant le "moment" tainien dans ce roman, il permet au lecteur d'assister aux expériences d'Elsa, comme étape particulière de sa trajectoire, appelée à se prolonger dans un avenir qui la transformera à nouveau, elle et sa progéniture, selon une perspective à la fois évolutionniste et spiritualiste.

Étant donné que la vie du groupe d'Inuits dont il est question dans le roman a changé de manière radicale, au cours du XXe siècle, avec la venue chez eux de divers représentants emblématiques de la civilisation des Blancs—missionnaires protestants et catholiques, membres de la Gendarmerie royale canadienne, employés de la Compagnie de la Baie d'Hudson, professionnels de la santé, enseignants, pilotes d'avion, sans compter les soldats de l'Armée américaine, "il y a déjà un assez bon nombre de [personnes de] sang-mêlé" (94) dans la région. Archibald Kumachuk, le père d'Elsa dont l'emploi est celui de mécanicien, semble parfaitement intégré à la société blanche, mais il vit avec une femme qui, comme son père Thaddeus, mène une existence beaucoup plus proche de la tradition esquimaude. Cela permet de donner une explication intelligible à la situation d'Elsa par l'intermédiaire d'une narratrice ayant pour rôle de raconter, selon le point de vue de la communauté inuit, cette histoire de la naissance d'un enfant aux yeux bleus et aux cheveux blonds comme si c'était une légende: "Parmi ces naissances, il y en eut une pour éblouir les gens du pays comme l'apparition dans leur ciel d'une étoile inconnue. Ainsi en témoigne, telle qu'on la raconte là-bas l'histoire d'Elsa, fille d'Archibald et Winnie Kumachuk" (94).

On voit clairement le contraste qui s'établit entre les institutions du monde civilisé

et le mode de vie plus “naturel,” des Inuits, à travers l’opposition entre la route goudronnée qui va en ligne droite et la sinuosité du sentier qui longe la rivière. Si la vie des Inuits au nouveau Fort-Chimo est “contaminée” par les manifestations de la civilisation de l’Occident, elle l’est moins sur l’autre rive de la Koksoak, au vieux Fort-Chimo, dont le cimetière ne révèle que de faibles traces d’une cohabitation antérieure harmonieuse des missionnaires blancs et des autochtones. Au moment où l’histoire se déroule, c’est-à-dire au milieu du XXe siècle, les Inuits qui vivent toujours au vieux Fort-Chimo sont peu nombreux et dépérissent. L’ancien mode de vie inuit apparaît en voie d’extinction. Au nouveau Fort-Chimo, on sent par contre la présence de ces nouvelles forces déterministes qui sont, selon Gabrielle Roy, à l’œuvre dans l’ensemble de la société nord-américaine—le capitalisme, l’industrialisation et la technologie—et qui semblent cautionner de prime abord le déroulement narratif de *La Rivière sans repos* par un système de cause à effet. Par le biais du déterminisme, la romancière souligne également certains facteurs “périphériques” en rapport avec la condition

340 des races et des cultures dans ce milieu. Notre étude se propose donc d’examiner ces facteurs déterministes que le roman met en scène, dans le prolongement de certaines théories scientifiques à la mode durant la seconde moitié du XIXe siècle, telle que la conception du développement de la race humaine proposée par Teilhard de Chardin et les idées qu’il a émises par la suite sur le “Progrès” de la conscience humaine.¹¹

Tout d’abord, on ne saurait omettre de mentionner que Gabrielle Roy n’attend pas la publication de *La Rivière sans repos*, pour avoir recours à la méthode “scientifique” des romanciers naturalistes français, car elle écrit ses romans à partir des recherches qu’elle a effectuées au préalable, à titre de journaliste, sur certains aspects de la société—d’où le fait qu’elle est considérée comme ethnologue du peuple canadien. *La Rivière sans repos* est le fruit d’un reportage sur le Grand Nord où elle a brièvement séjourné. Ajoutons également que Roy a écrit un texte d’une trentaine de pages intitulé “Voyage en Ungava,” après avoir accompagné en 1961 un géologue de sa connaissance afin de visiter la région de Fort Chimo. Cela lui a servi par la suite pour la rédaction des trois contes, “Les Satellites,” “Le Téléphone,” “La Chaise roulante,” et du roman *La Rivière sans repos*, tous publiés en un seul volume, neuf ans après.¹² Mais pour examiner plus en profondeur la portée “scientifique” des romans de Gabrielle Roy, il ne faut pas s’en tenir à la simple observation “objective” par l’auteur d’un monde en particulier, mais encore s’interroger sur la façon dont elle conçoit l’influence de l’environnement sur l’individu.¹³ Selon Maurice Barrès qui promulgue à la fin du XIXe siècle sa “théorie” sur “la Terre et les Morts,” chaque “race” a son milieu qui lui convient le mieux et l’homme souffre s’il se trouve “déraciné” de l’environnement auquel il appartient.¹⁴ On détecte l’influence d’une telle pensée dans *Bonheur d’occasion* (1945)—qui opère la transition entre la tradition littéraire du *roman du terroir*¹⁵ et l’apparition du *roman urbain*—où la famille Lacasse, originaire de la campagne, se sent mal à l’aise dans un Montréal qui s’industrialise et est de plus en plus dominé par le monde anglo-saxon des affaires. Mais, dans *La Rivière sans repos*, ce ne sont pas les effets néfastes du milieu urbain et de l’industrialisation sur l’individu, qui préoccupent Gabrielle Roy,

comme c'est le cas dans *Bonheur d'occasion*, mais les grands espaces du Nord qui font que les êtres "civilisés," déplacés, souffrent de maladies psychiques. Mme Beaulieu, par exemple, a la nostalgie de la grande ville et de son va-et-vient. Or, ce sont ces grands espaces qui ont pour rôle de former la conscience particulière qui caractérise les autochtones. Ainsi, les traits géographiques qui désorientent les Blancs et provoquent des névroses chez eux, réconfortent au contraire les Inuits, véhiculant chez eux une réflexion sur la vie et sur leur place dans l'univers. Bien qu'elle compatisse à la tristesse de Mme Beaulieu au service de laquelle elle est employée, et qui souffre d'une maladie psychique en dépit d'une vie aisée, Elsa se rend vaguement compte que sa tristesse à elle lui vient de ce "Progrès": "Alors elle prenait peur de cette force terrifiante qui était peut-être au-delà de toute endurance humaine" (149).

Le titre même du roman, faut-il le rappeler, réfère à son motif central, la Koksoak, rivière dont la signification est double. Tout d'abord, en tant qu'élément géographique, la Koksoak sépare, comme on a pu le constater, le vieux Fort Chimo, village inuit traditionnel, du nouveau Fort Chimo, où la vie est régie par le mercantilisme et la technologie du peuple blanc. À cela vient s'ajouter un autre élément important quant au déterminisme, car cette même rivière figure la force inhérente à la vie qui suit son cours et entraîne chaque être jusqu'au terme naturel de son existence. Par ailleurs, le "sans repos" du titre suggère le dynamisme de la vie, l'accent étant mis sur le mouvement continu de l'eau traduisant symboliquement l'indécision d'Elsa en ce qui concerne la façon dont elle devrait vivre et élever son fils: comme les Blancs, en travaillant pour gagner de l'argent, en s'achetant des biens de consommation ainsi qu'en réorganisant constamment son logis et son existence? Ou bien selon le mode de vie des Inuits d'autrefois, comme son oncle Ian qui habite au vieux Fort-Chimo, vivant de la chasse et de la pêche, fabriquant lui-même tout ce dont il a besoin, se laissant porter au jour le jour par le fil des événements?

En fait, l'identification de la rivière avec la lente progression de la vie vers la mort constitue un symbole de l'existence qui s'apparente au "chronotope" bakhtinien de "la route" comme métaphore de la vie.¹⁶ Il s'agit là d'un lieu commun chez les Inuits tant cette symbolique est ancrée dans leurs croyances, même si elle appartient somme toute à la conscience collective. Du point de vue des Blancs, les Inuits sont représentés comme un peuple soumis à la nature et à ses caprices, résignés à être dominés par elle. Dans deux des nouvelles qui précèdent le roman, "Les Satellites" et "Le Fauteuil roulant," il est question d'une pratique traditionnelle chez les Inuits, qui consiste à abandonner les malades et les vieux sur les banquises, quand ils deviennent un fardeau pour le groupe, pratique que les migrations saisonnières rendent nécessaire. D'ailleurs, dans la première de ces nouvelles, Deborah, une Inuit malade qui a été transportée dans un hôpital vers le Sud, pense d'abord que les Blancs ont peut-être trouvé un remède contre la mort et s'étonne finalement du fait qu'ils meurent aussi, en dépit de toute la technologie déployée par eux pour apporter des soins. On note donc une opposition philosophique entre les Inuits qui obéissent aux lois de la nature, et les Blancs qui se vantent de pouvoir maîtriser la vie et tenir la mort à

distance du fait de leurs connaissances médicales et technologiques. Dans *La Rivière sans repos*, c'est le parcours d'une femme inuit qui illustre ce rapport inéluctable de l'être humain à la nature et à ses exigences, que les autochtones acceptent contrairement aux Blancs.

La signification du parcours de Lisa s'élargit et évoque ainsi la marche des femmes appartenant au groupe nomade qui se déplace constamment afin de vivre de la chasse: "[Elsa] sembla avoir pris le pas des femmes de sa race [...] quand elles étaient presque toujours en marche" (158). Un tel parcours sert à établir un parallèle avec la longue marche de l'humanité vers une conscience de plus en plus éclairée, dans laquelle, selon les dires de Teilhard de Chardin, la femme jouerait un rôle important. Paula Gilbert Lewis fait remarquer à ce sujet:

342 For Teilhard de Chardin the history of the world can be analyzed through the stages of development of life, thought, and a sense of human unity. It is this third stage that is in the process of marching toward a unique circle or *foyer* of perfection. The force that pushes one toward this progress is love, a call to union in both spirit and body and means to conquer both oneself and the universe. It is, for Teilhard de Chardin, woman who will effect this personal conquest for everyone. (*The Literary Vision* 285)

Parlant du parcours de vie d'Elsa, le pasteur anglican fait allusion au voyage migratoire des Inuits d'antan, suggérant du coup son progrès vers un niveau plus élevé de conscience. Le pasteur Hugh Patterson essaie ainsi de convaincre Elsa de simplifier sa vie. Il dit: "tu pars bien plus chargée dès le premier jour que tes braves ancêtres si sobres" (137). Elsa voit sa mère comme une entrave à son "progrès," même si la jeune Inuit est incapable de concevoir la fin de sa recherche: "la marche qu'elle poursuivait vers un but d'ailleurs sans cesse se dérobant" (127). Ce qui dirige sa marche, c'est son fils: "il activait sa mère du geste et de la voix comme si elle était la monture et lui le cavalier" (130). Mais c'est seulement en contemplant les étendues naturelles qu'Elsa semble réconfortée et presque en mesure d'imaginer sa place dans l'univers, dans la longue histoire de la vie sur terre, commençant avant l'homme et se prolongeant dans un avenir toujours brouillé, que les Blancs ne l'aident pas à comprendre¹⁷:

[E]lle avait l'air, en suivant le bord de l'eau et parallèlement, au loin, la ligne de vieilles montagnes rondes, de venir depuis le commencement des âges pour aller, d'étapes en étapes, jusqu'à la fin des temps (131).

D'autres aspects de la nature organisent l'espace du roman et viennent souligner les diverses forces déterministes à l'œuvre dans l'intrigue. Ainsi, la route de bitume construite par les Américains et menant directement de l'aéroport au village esquimau fait écho au mode de pensée cartésien du peuple blanc, tandis que la sinuosité du sentier suivant le cours de la rivière illustre l'esprit du peuple inuit qui est de laisser le destin jouer son rôle au sein de l'existence, sauf dans le cas de la lutte pour la survie. Cette ambivalence instaurée par l'organisation spatiale du roman, se retrouve dans le regard que porte le peuple inuit—en particulier le personnage d'Elsa—sur la civilisation des Blancs. On constate que le point de vue de la jeune femme sur les Blancs

vacille, et que sa position par rapport à ces différents groupements qui l'entourent est ambiguë. Elle habite d'abord avec ses parents dans le village inuit du côté du nouveau Fort Chimo, mais elle s'installe ensuite sur l'autre rive de la Koksoak pendant un certain temps, vivant à la manière traditionnelle primitive chez son oncle Ian. Elle passe d'ailleurs une grande partie de sa vie dans une hutte Quonset située à mi-chemin entre le village inuit et le nouveau Fort Chimo, symbole géographique de son déchirement entre deux cultures. Ce déchirement apparaît constitutif de sa personnalité car, même si elle revient au mode de vie inuit à la fin du roman, n'habite-t-elle pas dans un village situé près du nouveau Fort-Chimo, partiellement investi par la culture des Blancs?

Gabrielle Roy travaille donc le concept de déterminisme pour en faire une force inflexible poussant son personnage féminin à retourner à ses origines, à une façon de vivre et d'être qui ressemble à celle de son peuple, et cela malgré tous les efforts qu'Elsa fait pour s'en sortir. Durant sa jeunesse, elle a en horreur l'idée de devenir comme sa mère (127), surtout lorsqu'elle rentre de chez sa patronne—dont la maison est élégante et propre—pour aller chez ses parents. Mais cette ressemblance tant honnie finira par la rattraper à la fin du roman, puisqu'à quarante ans, elle a déjà l'air d'une vieille femme. En voyant s'approcher sa silhouette sur la grève, deux des commères qui ont bien connu sa mère pensent que la défunte Winnie est revenue sur terre (232). Cette "réapparition" suggère l'univers des légendes et est en accord avec la vision du monde des Inuits pour qui l'existence s'avère cyclique, avec des réincarnations successives.

343

De telles constatations viennent confirmer que les personnages de *La Rivière sans repos* font écho aux théories de Teilhard de Chardin sur le "Progrès" de la conscience humaine. Selon lui, la complexité du cerveau de l'homme se développe de façon étonnante au cours de l'histoire de l'humanité, et à une vitesse encore plus accélérée dans les sociétés dites "civilisées," à cause de l'environnement et du mélange des groupes ethniques:

[...] au cours de la phylogenèse humaine, la différenciation des groupes se trouve conservée jusqu'à un certain point—c'est-à-dire dans la mesure où, en créant par tâtonnement des types nouveaux, elle est une condition biologique de découverte et d'enrichissement. Mais ensuite (ou en même temps), comme il arrive sur une sphère où les méridiens ne jaillissent en s'écartant d'un pôle que pour se rejoindre au pôle opposé, cette divergence fait place et se subordonne à un mouvement de convergence où races, peuples et nations se consolident et s'achèvent par mutuelle fécondation. (*Le Phénomène humain* 269)

En choisissant le cadre du Grand Nord et en y implantant des personnages que l'on pourrait qualifier de "réalistes," Roy se rend compte que le degré de complexité qui naît du contact de ces deux cultures ne signifie pas pour autant qu'il y ait une amélioration perceptible au plan de la conscience humaine. Explorer un moment précis dans "l'évolution" de cette dernière, telles sont les visées de ce roman. Selon les dires du pasteur Hugh Patterson, Elsa en est au stade de sa marche, qui est celui du "chemin

mystérieux par lequel on est conduit à sa propre découverte” (129).

Gabrielle Roy nous semble suivre jusqu'à un certain point Paula Gilbert Lewis dans son raisonnement, lorsque cette dernière explique que la notion d'absolu telle qu'envisagée par Teilhard de Chardin se trouve transformée en un "Progrès" qui vise à une collectivité de l'âme et de la conscience, l'homme devant faire son possible pour atteindre cette unité. Selon l'auteur, il faut croire en une sorte de "fraternité," car la vraie signification de la Terre sera révélée comme l'existence d'une partie de chaque individu dans tous les autres (*The Literary Vision* 286). À cet égard, le pasteur qui remplace Hugh Patterson vers la fin du roman, émet un commentaire sur la "famille humaine" faisant écho à l'œcuménisme contemporain:

Les vieilles barrières que les hommes avaient érigées entre eux commençaient à tomber. Catholiques, romains, anglicans, juifs, méthodistes et autres, tous étaient frères séparés et devaient tendre à ne faire plus qu'une seule et même famille. (230)

344 Même si cette "division" entre les hommes n'a jamais été ressentie par les Inuits, ils sont contents de prier Dieu à ce sujet, alors qu'au niveau des instances gouvernementales canadiennes, les représentants des "majorités" anglophones et francophones manifestent leur mécontentement sur la question des peuples autochtones du Nord de leur pays.

Mais le déterminisme dans *La Rivière sans repos* ne saurait uniquement être envisagé comme marche en avant de la race humaine depuis le commencement des âges, qui tend vers la réalisation future d'une exigence d'universalité. En tant que principe qui guide la structuration du roman, le déterminisme sert de fondement à d'autres thèmes plus à même de développer la problématique de la culture inuit menacée de disparition par la civilisation des Blancs. Ainsi que nous l'avons montré, c'est à travers le parcours de vie d'une femme, dans son rapport à son milieu et à ses origines, que se révèlent les enjeux territoriaux et raciaux d'une telle problématique. Le déterminisme est certes rattaché à la question du milieu et de l'hérédité dans ce roman, comme c'est le cas pour *Les Rougon-Macquart* d'Émile Zola,¹⁸ mais il revêt également plusieurs formes agonistes qui en marquent la spécificité dialectique oscillant entre la progression et la régression. Ainsi en va-t-il de ce viol auquel Elsa ne s'attend pas, mais qui détermine sa vie entière et devient une entrave à son libre arbitre. Quand le pasteur lui reproche de suivre de trop près le mode de vie consommateur des Blancs, ne lui répond-elle pas sans hésiter: "Mais parce que c'est Jimmy" (137). Suite à ce viol, Elsa fera donc l'expérience d'un parcours évolutif, qui la rapprochera paradoxalement de ses origines. Parmi les diverses forces déterministes qui sont à l'œuvre dans le roman de Gabrielle Roy, il faut alors distinguer celles qui font partie de la conscience collective des autochtones et celles qui sont associées à la civilisation des Blancs. Toute une réflexion sur le croisement de ces deux cultures s'organise en définitive autour de la question de l'emprise de l'individu sur la succession des événements qui constituent une vie. Dans le cas présent, le cheminement de la pensée se donne à lire selon le point de vue d'une femme inuit dont l'enfant est le fruit d'un viol par un soldat américain.

On ne saurait manquer de souligner le peu de réalisme que la description de cet enfant et de sa mère représente sur le plan génétique: une Madone au visage rond et brun foncé d'Esquimaude tenant sur ses genoux un enfant aux yeux bleus et aux cheveux blonds bouclés, "fais[ant] à Jimmy une sorte de nimbe comme en avaient les angelots qu'Elsa avait pu voir à la Mission catholique" (132). Le discours qui entoure la naissance de cet enfant est imprégné de la culture du milieu primitif des autochtones, investie par la présence du miraculeux, du mythe et de la légende. Les gens du pays sont éblouis par cette "apparition dans leur ciel d'une étoile inconnue" (94). C'est un enfant "remarquable," un "être unique," une "fleur rare" (110, 112, 129) parmi les Inuits, tandis que sa mère a de "larges prunelles sombres," de "petites mains brunes" et un "visage brillant comme de l'étain sombre" (133, 138, 124). Roy prépare le lecteur au caractère quelque peu oral et fabuleux de son récit, ce qui n'est pas sans rappeler la façon de faire des conteurs québécois. L'histoire racontée est annoncée comme le "on dit" des Inuits du village et l'accent est mis sur la mémoire collective de ce groupe: "Ainsi en témoigne, telle qu'on la raconte là-bas, l'histoire d'Elsa, fille d'Archibald et de Winnie Kumachuk" (94). Le genre oral de la légende évoqué ici rappelle, tout comme certaines allusions aux "braves ancêtres" (137), le passé de cette collectivité qui a évolué indépendamment des mœurs et de la culture de tout autre peuple. Par ailleurs, c'est comme si le heurt des cultures se traduisait sur le plan de la narration par l'affrontement du monde réel et de l'imaginaire.

345

Dans une des dernières scènes du roman, Jimmy apparaît dans un avion et s'adresse aux habitants du nouveau Fort-Chimo, ce qui semble peu vraisemblable, même si cela peut s'expliquer par le fait que ces gens "à l'écoute de la radio, pouvaient capter, de leurs cabanes, la voix des passants dans les airs" (234). Toutefois cet événement finit par investir la mémoire collective du groupe et devenir à son tour partie intégrante de l'ensemble de leurs légendes traditionnelles. Ainsi apprenons-nous que "[l]e fait merveilleux [n'] étonnait nullement [Elsa]. Son enfant, venu pour ainsi dire du ciel, ravi un beau jour par le ciel, était repassé par le ciel; tout se tenait" (238). Elle suit dès lors "le vol de rares avions à filer vers le Nord" de sa retraite au bord de la rivière (238-39), comme si elle avait découvert une nouvelle espèce d'oiseau migrateur.¹⁹

Non seulement Gabrielle Roy oppose l'imaginaire à la dimension réaliste de son roman, mais encore elle subvertit la notion négative de "tare héréditaire" telle que développée dans les romans naturalistes français au XIXe siècle.²⁰ La mise au monde d'un enfant blond par une mère inuit, loin d'être amalgamée à une contamination de la pureté de la race, est perçue par Elsa et les siens comme étant plutôt positive. On ne semble pas la juger et la jeune femme ne se sent pas coupable. Le viol dans ce milieu isolé du nord ne revêt pas le même caractère transgressif qu'il a dans la civilisation des Blancs, car il est conçu de façon différente: la femme se soumet à l'homme sans poser de questions. Si un Inuit avait été le père de l'enfant, il se serait présenté pour faire valoir son droit au fruit de l'union (104). Ian, l'oncle d'Elsa, se révèle être le personnage inuit le plus opposé à la civilisation des Blancs. Lorsque la jeune femme et

son fils viennent chez lui au vieux Fort-Chimo, il n'a qu'indifférence envers Jimmy, même s'il finit par lui montrer de l'affection.

C'est aussi au vieux Fort Chimo qu'Elsa rencontre une vieille femme qui joue le rôle de porte-parole d'un certain optimisme de départ chez Roy en ce qui concerne le métissage. À ce sujet, la romancière s'est sûrement inspirée des idées de Teilhard de Chardin sur le "Progrès" dans le développement de l'être humain, surtout dans les domaines de *la conscience humaine* et de *la conscience collective*, voulant que la race humaine se répande dans une sphère qui s'élargit en une suite de pulsations et avec une rapidité lui faisant dépasser toutes les autres formes de vie et se superposant à d'autres espèces et races (*L'Avenir de l'homme* 27-28). En parlant de Jimmy, la vieille Inès dit que "[g]râce à la guerre et au mélange du sang, se formera peut-être donc à la fin la race humaine" (174). La foi en l'humanité que Gabrielle Roy manifeste dans son essai "Terre des hommes" se retrouve dans l'intrigue de ce roman, car, selon François Ricard, "la préparation de l'humanité idéale implique avant tout 'un rapprochement graduel entre les hommes de toute condition et de toute origine'" (*Introduction à l'œuvre* 149).

346

Elsa ressent dans son fort intérieur le choc produit par le heurt des deux cultures et sa grossesse l'amène à réfléchir sur sa vie. Au lieu de se laisser entraîner par son destin, ce personnage s'invente une aventure qui lui est propre et met tous ses efforts à répondre aux besoins de son enfant, ne s'occupant d'elle-même qu'après le départ définitif de Jimmy. En termes de technique romanesque, l'auteur permet au lecteur d'entrevoir l'élaboration et la réalisation du projet de cette femme inuit, au moyen de la focalisation externe. Roy confère donc à son personnage d'Elsa une aptitude à la réflexion qui aura pour conséquence l'émergence d'une nouvelle vie, ce qui paraît impensable chez les Inuits. On voit que la jeune femme est désireuse de préserver sa liberté de pensée et est soucieuse du sort de son enfant. Elle s'éloignera même de son grand-père Thaddeus, le sculpteur d'animaux, qui compatit pourtant à sa situation et elle choisira de gérer sa vie comme elle l'entend. Même si elle a de la difficulté à comprendre le mot "avenir" (136), qui lui semble régir la façon de penser des Blancs, Elsa se met à croire elle-même en des valeurs qui leur sont propres—soit "l'ordre, la discipline, l'heure" (119)—et font partie de leur vie.

Ce personnage se rapproche peu à peu du syle de vie des Blancs en aménageant pour elle et son fils un espace privé dans la cabane de ses parents, grâce à des peaux d'ours pendues au plafond; de plus, elle rangera ses affaires dans des boîtes qui lui serviront de placards. Elle assimile, étape par étape, ce mode de vie qui n'est pas le sien: d'abord, avec ses amies avec qui elle participe aux soirées de cinéma chez le père Eugène à la Mission catholique. C'est d'ailleurs à ce moment-là qu'elle se demande à quoi cela ressemble, un baiser sur la bouche comme en font les Blancs; puis, chez l'infirmière, Mme Bourgoin, qui lui donne des conseils au sujet de sa grossesse et sur la façon d'élever son enfant—"les filles en rose, les garçons en bleu" (110) et "le bain chaque jour à la même heure" (113); ensuite, elle entre au service de la femme du policier, Mme Beaulieu, dont elle garde les enfants et chez qui elle fait le ménage et sert

le thé avec élégance aux invités.

Les premières démarches qu'Elsa fait afin de se rapprocher de cette culture ont pour but de lui permettre d'élever Jimmy d'une manière qui corresponde à la physiologie de l'enfant et à son héritage. Cela entraîne la jeune femme dans une suite sans fin d'actions et de démarches. Pour plaire à son fils et lui acheter ce qu'il désire, il lui faut travailler et devenir "l'esclave" des Blancs et de leur civilisation, selon l'expression de son oncle Ian ou de son grand-père. La création de besoins continuels ou inutiles, qui suit le principe de la fabrication en série, constitue un aspect essentiel du déterminisme de ce roman, axé sur les valeurs matérialistes des Blancs. Le pasteur reproche alors à Elsa d'être "tout souci" et l'encourage à redevenir "toute insouciance" ainsi qu'auparavant, et à élever son enfant plus simplement, "comme [elle] l'a été [elle]-même" (138). Évoquant l'engrenage dans lequel elle est prise et qui ne lui permet pas de retourner en arrière, Elsa s'exclame: "Dans la saleté! [...] À manger des tripes?" (138).

La jeune femme vit d'ailleurs chaque jour dans l'illusion de prendre des décisions efficaces en ce qui concerne la vie qu'elle s'applique à construire pour elle et son fils. Le fait de choisir la manière dont on va passer sa journée, de se fixer des buts à soi et de travailler à leur réalisation appartient en propre aux Blancs dans ce roman. L'argent, le pouvoir, la réussite professionnelle, le besoin de consulter un ministre de l'Église, un médecin ou un psychologue, sont des façons de faire qui viennent d'un autre monde pour les Inuits. À plusieurs reprises, le pasteur encourage Elsa à "refaire sa vie," une notion qu'elle a de la difficulté à saisir (206), même si elle se distingue des siens dans sa volonté de s'interroger sur sa façon de vivre. La naissance de Jimmy détermine donc le déroulement du récit et provoque chez Elsa l'impulsion d'imiter le mode de vie des Blancs, ce qui l'entraîne dans le cercle vicieux de la consommation et du travail au rendement. Étant donné que la jeune Inuit a pris la décision d'élever Jimmy comme un enfant blanc, une force mystérieuse la pousse à aller au magasin de la Compagnie de la Baie d'Hudson, afin de se procurer le nécessaire à chaque nouvelle étape de sa vie.

Une fois son fils parti pour de bon, elle trouve une façon de se libérer du système et de triompher de l'emprise que le matérialisme a sur elle. Elsa retourne au village inuit et se débarrasse de ses objets inutiles. Même si la situation de ce personnage se dégrade vers la fin du roman selon le principe de l'entropie naturaliste,²¹ elle aura consciemment fait le choix de prendre ce qu'elle veut de la civilisation des Blancs, soit l'alcool et le tabac, pour atteindre l'état de rêverie auquel elle aspire (229) et fuir une façon de vivre qu'elle perçoit désormais comme de l'esclavage. Afin de satisfaire son besoin d'évasion, elle est tout de même contrainte de faire de menues besognes ou du troc: "Puis de moins en moins souvent elle alla encore au village, ayant obtenu un autre gros pot de tabac en échange d'une peau d'ours dont elle s'imagina, l'été venu, qu'elle n'en aurait plus jamais besoin" (232).

La rêverie dont elle peuplait son quotidien, comme d'une sorte de luxe, devient désormais l'unique but de cette femme, car elle la ramène au système de valeurs inuit

traditionnel. La contemplation de la rivière servant de véhicule à cette rêverie, aura également joué un rôle important dans l'éveil de la conscience et dans le développement de la personnalité d'Elsa. On retrouve là un des points saillants de la pensée de Teilhard de Chardin sur le développement de l'individualité dans le cadre de l'histoire de la conscience humaine. La rêverie liée à la contemplation de la rivière deviendra donc le signe de l'individualité d'Elsa, vers la fin de sa vie, et l'absorbera tout entière.

348 Pour conclure, on peut dire que Gabrielle Roy, en écrivant son roman sur la situation des Inuits durant les années 1960, veut d'abord s'en tenir à une investigation du réel et fonder son récit sur une base "scientifique," c'est-à-dire fournir une explication des phénomènes déterministes, selon une logique conforme aux idées contemporaines. Elle a à cœur de montrer aux lecteurs que différents groupes ethniques peuvent vivre ensemble pacifiquement et profiter d'un échange culturel significatif, ce qui est un atout pour toute la race humaine. Elle veut aussi faire valoir la marche de l'humanité vers un avenir plus ouvert que celui envisagé par les romanciers naturalistes français à leurs débuts, en mettant l'accent sur l'éveil d'une jeune Inuit, dans un milieu où deux cultures majeures entrent en conflit.

Mais l'intrigue de *La Rivière sans repos* nous fait constater que les personnages autochtones sont incapables d'échapper entièrement aux cycles de la nature et des origines, pas plus qu'ils ne peuvent se dérober à la civilisation des Blancs. Comme l'eau de la rivière retourne à la mer, là d'où elle vient, Elsa retourne à son peuple. La vapeur qui, en gouttes microscopiques, s'élève à la surface de l'eau pendant un moment, se transforme d'abord en nuages et ensuite en neige ou en pluie, pluie qui tombe sur la terre, nourrissant de nouveau les rivières pour que renaisse à l'infini un nouveau cycle. Ces cycles "naturels" prennent toutefois la forme de remous et apparaissent comme des cercles concentriques qui s'éloignent de plus en plus l'un de l'autre et de leur source. Dans ce roman, chacun des cercles du remous apporte d'imperceptibles modifications dans le mode de vie des Inuits, leur manière de penser, la façon dont ils se voient et perçoivent les autres. Et un tel mouvement circulaire nous amène finalement à constater, comme le fait Isaac dans un passage lumineux des "Satellites" où il se représente sa grand-mère après sa mort, que le retour aux origines ne saurait échapper aux remous:

La grand-mère d'Isaac est morte de manière traditionnelle—abandonnée sur une banquise par ceux qui l'aimaient. [...] Il se la représentait, intacte, assise au milieu de son socle de glace—un îlot blanc sur la furieuse mer noire—et qui continuait à tourner, tourner au bout du monde, dans les dernières eaux libres de la terre, tout comme ces satellites d'aujourd'hui, ces curieux objets, dit-il, que l'on allait suspendre dans le ciel pour que jamais plus ils n'en descendent. (39)

NOTES

1. On retrouve par exemple ce *topos* du viol dans *La Petite Roque* (1886) de Guy de Maupassant, ou bien dans *La Terre* (1887) d'Émile Zola. Le courant naturaliste nordique du XIXe siècle, en particulier celui du roman finlandais où s'illustrent en majorité des écrivaines, contient le motif narratif récurrent de servantes ou couturières violées par leur maître, comme c'est le cas dans *Hanna* (1886) ou dans "The Seamstress" (1894) de Minna Canth. Voir à ce sujet l'article de Päivi Lappalainen dans *Excavatio* (156-57, 162) ou l'étude de Riikka Rossi dans le recueil d'essais, *Zola et le texte naturaliste en Europe et aux Amériques* (221, 226-27).
2. Dans *Naturalist Fiction: The Entropic Vision*, David Baguley considère l'entropie comme un fond caractéristique du "genre naturaliste" que traduit une poétique de la désintégration, de la dissipation, du chaos et de la mort.
3. Elsa aura une relation charnelle avec son oncle. En fait, dans les romans canadiens du Nord, qu'ils soient autochtones ou non, l'accouplement revêt souvent un caractère incestueux ou adultère. Dans les récits fortement ethnographiques, comme par exemple *Kabloona* de Gontrans de Poncins, l'auteur évoque les pratiques échangistes du groupe d'Inuits qu'il accompagne. En ce qui concerne ce sujet, voir *Les Inuits: Peuples du froid*, de Georges-Hébert Germain (54-55).
4. Quoique ce soit un personnage masculin qui occupe le centre du récit dans cette trilogie, il faut souligner que les rapports entre Agaguk et sa femme évoluent vers l'égalité. Pendant la longue guérison d'Agaguk après son combat avec un énorme loup blanc, son épouse fait montre d'un courage exceptionnel et pourvoit aux besoins de la famille.
5. C'est dans le tome I de *Histoire de la littérature anglaise* (1863-1864) qu'Hyppolyte Taine montre que l'individu est un produit de la civilisation, qui résulte de trois forces primordiales: la race, le milieu et le moment.
6. S'appuyant sur la théorie de Taine, le romancier naturaliste soulignera donc particulièrement les conditions physiologiques, l'influence des milieux et des circonstances qui, selon lui, déterminent la personne humaine.
7. Il faut se rappeler deux textes littéraires qui ont énormément influencé la façon dont Gabrielle Roy a représenté les grands espaces du Nord: *La Steppe* (1888) d'Anton Tchekhov, qui, selon Mark Bell, lui avait révélé la manière dont elle pourrait "blend her characters into the environment from which they came," et *Göste Berling's Saga* (1891) de Selma Lagerlöf, spécialement le chapitre intitulé "The Landscape" (2-3). Comme le souligne François Ricard, dans *Gabrielle Roy: Une vie*, "Sa grande découverte [...], c'est la littérature du Nord de l'Europe, à laquelle l'initient ses amis immigrants, en particulier ukrainiens [...] les auteurs slaves et scandinaves auxquels elle restera attachée toute sa vie et pour lesquels elle éprouvera toujours un sentiment de fraternité esthétique et morale—Gogol, Tourgueniev, Tolstoï, Ibsen, Pär Lagerkvist, Sigfrid Undset et quelques autres" (139). Chez plusieurs de ces écrivains, surtout parmi les Scandinaves, on retrouve l'influence du réalisme et du naturalisme français.
8. Il a par exemple repris le concept de *noosphère*, forgé par Vladimir Vernadsky, qu'il conçoit comme sphère de la substance pensante, où toutes les consciences humaines sont matérialisées à la fois. C'est à partir de ce concept que Teilhard de Chardin a développé sa vision d'une humanité en voie de "planétisation" (un terme équivalent à celui plus actuel de "mondialisation").
9. Selon Kristof Haavik, la force consciente dirigeant le monde, qui lie l'application des découvertes scientifiques dans le domaine des phénomènes humains à la foi en un progrès dont la valeur transcendante est la vie, la puissance de création, se retrouve dans les derniers romans de Zola, où on décèle plusieurs affinités avec la pensée de Teilhard de Chardin (312-313).
10. Par exemple, Étienne Vaucheret dit au sujet du parcours d'Elsa: "En vain essaie-t-elle tour à tour pour élever son enfant, de suivre le progrès, de retourner vivre parmi les Inuit irréductibles, puis de

réintégrer pour finir la cité des Blancs. Elle échoue, et son fils, en grandissant, s'écarte d'elle, attiré par le pays de son père. Une vision pessimiste des choses qui traduit la sensibilité de Gabrielle Roy à la détresse humaine (81). Par contre, François Ricard fait remarquer, au sujet de *La Rivière sans repos*, que "quelque chose dans la vision de l'auteur rend sa compassion sereine, quelque chose comme une foi," [qui] rest[e] hésitante, mal assurée et comme provisoire" (*Introduction à l'œuvre* 158).

11. Teilhard de Chardin développe ses notions sur le Cosmos et "le Progrès" à partir de nouveaux aperçus dans le domaine des sciences naturelles: "Aucun naturaliste n'en doute plus: les espèces apparaissent, grandissent, vieillissent et meurent. [...] Sur la courbe inéluctable de croissance décrite par toute espèce zoologique au cours de son existence, quelle est la position occupée, en ce moment, par l'espèce humaine? Autrement dit, à quelle phase de son développement 'phylétique' pouvons-nous estimer, par comparaison avec les autres rameaux qui nous entourent sur l'arbre de vie, que soit parvenue, à l'heure actuelle, l'Humanité?" (*L'Avenir de l'homme* 57). Dans *Fragiles Lumières de la terre*, Roy explique la notion de "Progrès" telle qu'élaborée dans une optique évolutionniste par Teilhard de Chardin, "comme une longue tâche ardue à laquelle doivent travailler ensemble les hommes de tous les temps" (220). Faisant un effort pour se montrer plus optimiste concernant l'humanité que les romanciers naturalistes français à leurs débuts, Roy insiste sur l'idée de Teilhard que l'avenir de l'homme et de la religion dépend précisément de "l'éveil de notre foi en l'avenir" (223).
- 350** 12. Paula Gilbert Lewis nous dit à ce sujet: "*La Rivière sans repos* fut publié simultanément en français et en anglais. Cette dernière édition n'inclut pas les trois contes du début, intitulés "Nouvelles esquimaudes," car l'éditeur n'était pas d'accord avec l'idée de Gabrielle Roy de regrouper des contes et un roman dans un même volume" ("La dernière des grandes conteuses," note 2, 574).
13. Dans *Le Roman expérimental*, Zola évoque ainsi sa méthode de travail: "Un de nos romanciers naturalistes veut écrire un roman sur le monde des théâtres. [...] Son premier soin sera de rassembler dans des notes tout ce qu'il veut peindre. [...] Et, une fois les documents complétés, [...] [l]e romancier n'aura qu'à distribuer logiquement les faits. [...] [P]lus [l'histoire] sera banale et générale, plus elle deviendra typique. Faire mouvoir des personnages réels dans un milieu réel, donner au lecteur un lambeau de la vie humaine, tout le roman naturaliste est là" (205-06).
14. Zeev Sternhell explique la pensée de Barrès, comme prolongement des principes du déterminisme tainien: "Le milieu et la race de Taine, ce sont, bien sûr, la Terre et les Morts de Barrès. Comme Taine, Barrès applique cette théorie à l'étude de l'histoire [...]. Le monde se développe comme une équation gigantesque. Toute existence n'est qu'un maillon dans la chaîne ininterrompue des existences. L'homme n'est qu'un faible rouage de cette prodigieuse mécanique: il est déterminé dans ses pensées et ses actes. La finalité et les limites de l'action individuelle sont par conséquent fixées par la plus ou moins grande préservation des traditions qui convergent en chaque individu. Celui-ci ne représente qu'un instant du processus qui l'a fait et qu'il contribue à perpétuer" (294). Bien que la pensée de Barrès, conçue sur le mode du discours "organiciste," s'inspire de phénomènes observés dans la nature, elle prend une direction particulière, celle du régionalisme, du nationalisme et du racisme. Ses idées se distinguent des notions, des objectifs et des méthodes "plus rigoureusement scientifiques" et plus "libérales" du naturalisme zolien. Barrès met, lui, l'accent sur l'importance du milieu dit "naturel"—pour une plante, une espèce ou une "race"—c'est-à-dire de "l'enracinement" (le mot est de lui). Dans son roman intitulé *Les Déracinés* (1897), il fait valoir les dangers du "déracinement."
15. Cette tendance à idéaliser la vie rurale et à appuyer les institutions traditionnelles est évidente dans un roman comme *Maria Chapdelaine*, de Louis Hémon, qui a donné une impulsion importante au roman du terroir au Québec. Pierre Pagé dit à propos de cet écrivain: "Louis Hémon, ce nomade, recherchait obscurément pour lui-même ce témoignage d'un enracinement" (7).
16. Bakhtine donne cette explication du "chronotope de la route": "Il semble qu'ici le temps se déverse dans l'espace et y coule (en formant des chemins), d'où une si riche métaphorisation de la route: 'le chemin de la vie', 'prendre une nouvelle route', 'faire fausse route', et ainsi de suite... Les métaphores sont variées, et de divers niveaux, mais leur noyau initial, c'est le cours du temps" (385).
17. Dans *La Rivière sans repos*, Elsa explique la tristesse des Blancs en raison du "progrès" (149). Mais

ce dernier est aussi la cause de ses disputes avec sa famille (122). L'idée qu'elle se fait du "progrès" change donc de perspective selon qu'elle l'applique aux Blancs ou aux siens.

18. Paula Gilbert Lewis évoque la question de l'influence du réalisme et du naturalisme, en particulier de Zola, dans le compte-rendu d'un entretien qu'elle a eu avec Gabrielle Roy: "À son avis, au-delà de l'influence des réalistes français du dix-neuvième siècle, elle n'était qu'une simple observatrice qui écrivait au sujet de ce qui se passait autour d'elle, ce à quoi elle ajoutait sa propre imagination créatrice.[...] Par ailleurs, à mes allusions aux opinions de certains critiques selon qui l'influence d'Émile Zola et de sa théorie du naturalisme était visible dans son œuvre, elle sourit pour souligner le caractère mineur d'une telle influence. Elle fit seulement allusion à *Germinal*, le roman de Zola qu'elle préférait, et fit remarquer avec une insistance particulière qu'il n'existait qu'une similitude générale entre les écrits du romancier français et les siens. Elle reconnut notamment la présence dans les écrits de plusieurs romanciers et conteurs d'une forme de déterminisme dû à l'environnement et à l'hérédité" ("La dernière des grandes conteuses" 570).
19. Nous ne partageons pas l'interprétation que fait Étienne Vaucherat de cette scène quand il dit: "Quant à l'appareil qui survole le village d'Elsa dans le chapitre de conclusion de 'La rivière sans repos', au lieu de procurer à la jeune femme quelque consolation, il ne met qu'un point d'orgue au désenchantement qui entraîne sa déchéance progressive. [...] L'avion, qui pourrait unir les hommes, devient donc au contraire un symbole de rupture. Son passage au-dessus de Fort-Chimo fait plus cruellement sentir que l'enfant né d'une mère inuit si profondément attentionnée a définitivement opté pour la civilisation de son père" (85). L'avion ne représente pas selon nous un symbole de rupture, mais il a plutôt comme fonction celle de "véhiculer" un changement très subtil, la naissance d'un nouveau mode de pensée dans le Nord, qui n'est ni celui des Blancs ni celui des Inuits traditionnels.
20. Comme le rappelle Colette Becker, Zola fonde sur cette notion sa fresque des *Rougon-Macquart*, "histoire de la transmission de la tare de l'aïeule à tous les membres d'une famille, dont il dresse l'arbre généalogique" (172).
21. Riikka Rossi souligne à juste raison le caractère ambivalent de l'entropie: "C'est ainsi que le naturalisme refuse de descendre complètement dans les profondeurs du pessimisme, et de perdre sa foi en un monde meilleur. En dépit de la déchéance, l'exposition de l'entropie régressive vise à la naissance de l'énergie progressive: comme le décrit Jean Borie, l'œuvre de Zola marque une évolution graduelle, où le mythe boudeur, régressif et pessimiste de la Nausée et de la Démission, est lentement remplacé par le mythe messianique et impérialiste d'un Salut universel" (*Le Naturalisme finlandais* 17).

OUVRAGES CITÉS

- Baguley, David. *Naturalist Fiction: The Entropic Vision*. Cambridge: Cambridge UP, 1990.
- Bakhtine, Mikhaïl. *Esthétique et théorie du roman*. Paris: Gallimard, 1978.
- Becker, Colette. *Lire le Réalisme et le Naturalisme*. Paris: Dunod, 1992.
- Bell, Mark. *Gabrielle Roy and Antoine de Saint-Exupéry: "Terre des Hommes"—Self and Non-Self*. Frankfurt am Main & New York: Peter Lang, 1991.
- Germain, Georges-Hébert. *Les Inuits: Peuples du froid*. Paris: France Loisirs/Libre Expression, 1995.
- Gilbert Lewis, Paula. *The Literary Vision of Gabrielle Roy: An Analysis of her Work*. Birmingham, AL: Summa Publications, 1984.

- ____. "La dernière des grandes conteuses: une conversation avec Gabrielle Roy." *Études littéraires* 17.3 (Hiver 1984): 563-76.
- Haavik, Kristof. "Zola and Teilhard de Chardin: Unexpected Parallels." *Excavatio* 17.1-2 (2002): 312-32.
- Lappalainen, Päivi. "Seduced Girls and Prostitutes: The Character of the Fallen Women in Finnish Naturalist Fiction." *Excavatio* 23.1-2 (2008): 153-68.
- Pagé, Pierre. Préface. Louis Hémon. *Maria Chapdelaine*. Montréal: Fides, 1980.
- Ricard, François. *Introduction à l'œuvre de Gabrielle Roy (1945-1975)*. Québec: Nota Bene, 2001.
- ____. *Gabrielle Roy: Une vie*. Montréal: Éditions du Boréal, 1996.
- Roy, Gabrielle. *Heureux les nomades et autres reportages, 1940-1945*. Montréal: Boréal, 2007.
- 352** _____. *Fragiles Lumières de la terre. Écrits divers 1942-1970*. Montréal: Boréal Compact, 1996.
- _____. *La Rivière sans repos. Roman précédé de Trois nouvelles esquimaudes*. 2e éd. Montréal: Boréal Compact, 1995.
- Rossi, Riikka. *Le Naturalisme finlandais: Une conception entropique du quotidien*. Helsinki: SKS, 2007.
- _____. "Les idéaux nationaux et la vérité des romancières naturalistes finlandaises." *Zola et le texte naturaliste en Europe et aux Amériques: Généricité, intertextualité et influences*. Eds. Anna Gural-Migdal et Carolyn Snipes-Hoyt. Lewiston, NY: The Edwin Mellen Press, 2006. 215-28.
- Sternhell, Zeev. *Maurice Barrès et le nationalisme français*. Paris: Armand Colin/Fondation Nationale des Sciences Politiques, 1972.
- Taine, Hippolyte. *Histoire de la littérature anglaise. Tome I*. Paris: Hachette, 1921.
- Teilhard de Chardin, Pierre. *L'Avenir de l'homme*. Paris: Seuil, 1959.
- _____. *Le Phénomène humain*. Paris: Seuil, 1955.
- Vaucheret, Étienne. "L'image des Inuits dans *La Rivière sans repos* de Gabrielle Roy." *Cahiers franco-canadiens de l'ouest* 3.1 (Printemps 1991): 81-96.
- Zola, Émile. *Le Roman expérimental*. Paris: Éditions Flammarion, 2006.